

La prochaine fois que vous viendrez à Berlin, ne manquez pas de visiter le Land voisin de Brandebourg. En Basse-Lusace, une région située au Sud de la capitale, vous serez surpris de voir des panneaux bilingues. C'est là que vivent les Sorbes de Basse-Lusace depuis le 6^e siècle après Jésus Christ. Les Sorbes constituent un peuple slave qui a conservé sa propre langue ainsi que de nombreux usages et coutumes jusqu'à aujourd'hui. Les Sorbes sont aussi connus sous le nom de Wendes, terme d'origine latine et utilisé au Moyen Âge pour se référer aux diverses tribus slaves occidentales et aux peuples établis dans toute la Lusace. Une de ces tribus, les Lusici, sont les ancêtres des Sorbes de Basse-Lusace. Il n'est donc pas surprenant de voir les usages et coutumes différer légèrement entre les villages de Haute- et Basse-Lusace.

La plupart des coutumes annuelles remontent à l'époque pré-chrétienne. Ainsi, les feux de Pâques sont censés avoir un effet purificateur. Le coq, au centre de nombreuses coutumes, est symbole de fertilité. Selon la croyance, la mort du coq libère de nouvelles forces favorisant la croissance et la prospérité. Si l'on considère l'histoire des Sorbes, il apparaît clairement que ces traditions jouèrent un rôle essentiel pour le maintien des particularités nationales.

Le peuple sorbe n'a jamais été autant opprimé qu'en Basse-Lusace, sous le régime du Roi de Prusse. Nombre d'interdictions furent imposées aux Sorbes, notamment celle de parler leur langue maternelle. Une germanisation systématique eut lieu au travers de l'école et de l'Eglise. Les marches prussiennes étaient obligatoires lors des festivités et les associations de chorales décrétées allemandes contribuèrent au refoulement du patrimoine de chansons populaires sorbes. Le caractère national sorbe n'a jamais été réprimé de manière aussi rigoureuse et systématique que sous les Margraves en Basse-Lusace et plus tard dans le Brandebourg prussien.

Avec la création, en 1667, du consistoire supérieur de Lùbben, une église princière régionale se forma et s'avéra une fervente partisane de la politique de germanisation imposée par l'Etat dans tous les domaines de la vie. Sur l'ordre du Duc Christian 1^{er}, un plan progressif fut élaboré à la même époque afin de faire disparaître la langue sorbe. Ce programme fut appliqué avec une rigueur et une persévérance très prussiennes. A partir de 1728, les prêtres de Basse-Lusace reçurent l'ordre de ne plus accepter les enfants à la communion s'ils ne parlaient pas suffisamment l'allemand. Il n'est donc pas surprenant, dans de telles conditions, que le maintien des traditions ait été beaucoup plus difficile pour les Sorbes de Basse-Lusace que pour ceux de Haute-Lusace, en Saxe. Au 17^e et 18^e siècles, la politique de germanisation conduisit à la disparition de 300 villages en Basse-Lusace. Au 19^e siècle, la stricte politique linguistique antisorbe fut interrompue à plusieurs reprises mais pour de courtes périodes. La bourgeoisie sorbe organisa en Basse-Lusace un mouvement national au nom du siècle des Lumières; il ne devint cependant jamais assez puissant. Chaque tentative de lutte organisée pour les droits nationaux fut étouffée dans l'oeuf.

La situation se dégrada encore lors de la création de l'Empire allemand en 1871. Une vague de nationalisme allemand accentua encore le cours de la politique anti-sorbe, particulièrement en Basse-Lusace. En 1896, le Président de la province de Brandebourg exigea de l'Etat, de l'Eglise et du public que la germanisation du "reste des Wendes" soit poursuivie.

Même la création de la "Domowina" en 1912, centrale de toutes les associations sorbes/wendes de la Haute- et Basse-Lusace, ne permit pas d'affaiblir la pression exercée par l'administration prusse sur les prêtres et les instituteurs. Au contraire, tout contact entre Sorbes de Basse-Lusace et les représentants du mouvement national en Haute-Lusace était interprété comme un effort de panslavisme, et par conséquent comme une trahison, limitant ainsi l'efficacité de la Domowina en Basse-Lusace.

Et pourtant, ou peut-être grâce à ce régime, les habitants des villages exploitèrent avec persévérance les possibilités encore existantes pour préserver leur identité culturelle pendant des siècles. La salle de filature, au coeur de nombreuses coutumes sorbes, était le lieu où toutes les festivités de la jeunesse étaient organisées. C'est aussi là que le patrimoine de chants folkloriques put se développer et se consolider.

Chaque année, trois nouveaux textes furent chantés en langue sorbe. Dès la moitié du 19^e siècle, Smoler et Haupt publièrent près de 500 chants sorbes dans le livre "Chants populaires de la Haute-et Basse-Lusace". Depuis, plus de mille chants ont été transcrits et publiés.

En voyageant dans le Sud de Brandebourg, vous verrez, ci et là, des femmes portant le costume traditionnel sorbe au quotidien. Certains week-ends, de nombreuses filles, petites et grandes, présentent en costume folklorique d'anciennes traditions sorbes.

Même si de génération en génération, certains renoncent à leur héritage slave, d'autres plus nombreux, continuent à préserver les traditions de Basse-Lusace. Vue sous cet angle, la survie des usages et coutumes relève du miracle.

Le maintien de la culture sorbe doit-il plus à la volonté de préserver l'identité slave, à une défiance face la répression, ou à la beauté et la diversité de cette culture?

Toutes ces raisons et bien d'autres encore, ont permis de conserver le caractère unique des traditions dans cette petite partie de l'Allemagne.

Les coutumes se caractérisent par leur dimension sociale. Le maintien d'une coutume passe obligatoirement par un groupe de personnes ou par tout un village. Le sentiment de cohésion a été, et reste, très lié à la pratique de ces coutumes. La répétition d'une coutume en fait une tradition. Chaque coutume a son histoire et subit une évolution. A l'instar des Sorbes, leurs coutumes et leurs fonctions, qui fusionnent parfois, ont aussi évolué. Leur monde n'est donc pas statique mais plutôt dynamique. Seule l'origine sorbe restera, en Lusace, toujours à la base de ces coutumes. C'est pourquoi il faut conserver ces caractères nationaux uniques, quelles que soient les évolutions futures.

Ainsi, les Anciennes coutumes sorbes" ont une valeur particulière et joueront un rôle important à l'avenir. En conclusion, la culture populaire /folklorique des Sorbes/Wendes constituait, et constitue encore, un chaînon important entre les peuples allemand et sorbe. Dans le processus de l'unification de l'Europe et de l'approfondissement des relations avec les pays voisins slaves, la culture sorbe jouera un rôle grandissant.

Ptaškowa swajźba - La noce des oiseaux - le 25 janvier

Cette coutume remonte à l'époque préchrétienne et se base sur l'imagination mystique de nos ancêtres. D'après eux, présenter des offrandes aux esprits des ancêtres était un bon moyen d'obtenir leurs faveurs et leur sympathie. Mais le déclin de la croyance en la puissance des démons a transformé les offrandes aux ancêtres en cadeaux pour les enfants. Aujourd'hui, les enfants célèbrent la noce des oiseaux le 25 janvier. Cette coutume est en étroite relation avec l'observation du monde des animaux et des plantes. A cette époque de l'année, certains oiseaux construisent déjà leur nid et y pondent leurs oeufs. Après un rude hiver, les gens attendent avec impatience les premiers signes du printemps. La coutume de la "noce des oiseaux" provient de Haute-Lusace. Cette coutume est encore pratiquée dans de nombreuses

familles. Les enfants nourrissent les oiseaux pendant tout l'hiver et en récompense, ils peuvent participer à leur mariage! Ils placent des assiettes et des plats vides aux fenêtres et les oiseaux y apportent des sucreries et des pâtisseries. Cette forme de coutume était peu connue en Basse-Lusace mais ce thème fut repris par la suite dans les écoles et les jardins d'enfants et célébré en groupe.

Les petits fêtent donc le mariage des oiseaux avec la pie, "sroka" en sorbe, et le corbeau, "wron", son époux.

Le couple d'enfants est en habit de cérémonie; la plupart du temps, les enfants jouant le marié et la mariée portent le costume de noces de Basse-Lusace. Quant aux autres, ils sont déguisés en oiseaux et participent au repas de noces. Pendant toute la journée, les enfants montrent ce qu'ils ont appris: ils récitent des poèmes en sorbe, chantent et dansent. La noce des oiseaux est aussi très populaire chez les adultes. A la fin du 19^e siècle, les associations sorbes commencèrent à organiser des soirées à caractère social entre amis. Ces réunions revirent le jour après la seconde guerre mondiale. Par la suite, l'Ensemble national sorbe de Bautzen leur attribua un caractère artistique en mettant en scène un programme diversifié de chants et de danses. Les soirées à l'occasion du mariage des oiseaux sont aujourd'hui célébrées partout en Lusace pour le plus grand plaisir des petits et des grands.

Zapust - Cameval en Basse-Lusace

Le "Zapust" est la fête la plus populaire de Basse-Lusace. Chaque année, des milliers de villageois aux alentours de Cottbus célèbrent le carnaval entre fin janvier et début mars.

Cette coutume trouve son origine dans la vie rurale active et, aux yeux des jeunes gens, elle symbolisait, jusque dans les années '50, l'apogée des réunions dans les salles de filature où l'on se retrouvait chaque soir d'hiver. La filature n'était pas seulement l'occupation des filles mais constituait également l'occasion de rencontre des jeunes gens ainsi que le centre culturel de l'ensemble de la communauté villageoise. Les filles s'y racontaient les histoires du village en travaillant au rouet ou la chancre, la "kantorka", leur apprenait les chants et hymnes sorbes connus dans le village. Avant que le travail dans les champs ne reprenne et que ces rencontres ne cessent, les hommes étaient autorisés à se joindre au groupe. Ils y invitaient les filles à fêter le carnaval avec eux, ce qui était toléré par la communauté villageoise, très stricte en d'autres temps. Ainsi, le carnaval durait toute une semaine. C'est à la fin du 19^e siècle que le „zapust" a pris sa forme actuelle.

Camprowanje - Zampern

La partie la plus ancienne du carnaval sorbe est le "Zampern". Son origine remonte à des formes de croyances pré-chrétiennes, aux rites de fertilité et de protection. Des éléments rituels de magie tels que mascarade, déguisement, vacarme, danses et coups de baguettes ont pour but d'effrayer les démons et d'écarter les dangers. Ceux qui participent au cortège tiennent des baguettes d'osier et de bouleau à la main. Ils touchent les adultes et les enfants avec ces "baguettes de vie" qui symbolisent les nouvelles forces du printemps. Les déguisements les plus anciens sont la double personne, "la mort porte le vivant", le déguisement du cavalier au cheval blanc et de la cigogne symbolisant le début du printemps, ou encore l'ours de paille et de pois incarnant la fin de l'hiver. Ces personnages du Zampern étaient aussi censés influencer les forces de la nature. Aujourd'hui, ces symboles ont perdu leur signification et on ne les retrouve presque plus dans les processions. Les gens portent à présent des costumes modernes et représentent des personnages imaginaires. Le samedi, les

jeunes gens du village défilent ainsi déguisés, de maison en maison, en faisant du bruit et de la musique pour chasser l'hiver. Les villageois saluent le cortège devant leur maison et donnent des oeufs, du lard et de l'argent aux participants. En remerciement, les jeunes invitent les femmes à danser et offrent aux hommes un "paleńc", une petit verre de vodka. Les fruits de la collecte seront consommés une semaine plus tard lors d'un copieux "repas aux oeufs", organisé dans le restaurant du village.

Zapustowy pśešėg - Cortège

Le cortège du dimanche est l'apogée du Zapust. Les jeunes gens qui ne sont pas mariés se retrouvent vers midi dans le restaurant où sont formés les couples pour le cortège. Toutes les filles portent leur costume de cérémonie avec un foulard de soie brodé et un tablier en dentelle. L'habit de cérémonie n'est au complet que lorsqu'on a fixé la "lapa", une coiffe liée avec beaucoup d'art, qui n'est malheureusement plus portée dans certains villages. Chaque jeune homme reçoit un bouquet de carnaval de fleurs en papiers qu'il fixe chapeau ou son revers. Tous les couples dansent une fois avant de quitter le restaurant pour débiter la procession. Celle-ci traverse le village et rend des visites d'honneur aux villageois méritants comme par exemple, le maire, le pasteur, le directeur d'école ou le président d'une association locale. Ces derniers reçoivent aussi un bouquet de fleurs et dansent sur la musique de l'orchestre. En remerciement, ils lèvent un toast, offrent un verre et font un don pour la collecte du carnaval. Au cours de la soirée, tous les villageois se retrouvent au restaurant pour danser. Le mot d'ordre est: "Danse autant que tu peux et la récolte de lin sera bonne. Saute beaucoup pour que les plantes poussent bien, et si possible, danse avec un garçon de grande taille". Dans de nombreux villages, le carnaval se termine par la nuit du carnaval des hommes. La dernière soirée dansante est réservée aux couples mariés. Les femmes portent leur costume de cérémonie. Les jeunes, de leur côté, se retrouvent pour le repas aux oeufs.

atšy - Pâques

Coutumes liées aux oeufs de Pâques

Depuis toujours, l'oeuf est le symbole de la croissance et de la fécondité. L'ancienne coutume qui consiste à offrir des oeufs au printemps est très répandue. Selon la croyance, la vitalité contenue dans l'oeuf est ainsi transférée à la personne qui le reçoit. La coutume des oeufs de Pâques est la fusion de croyances païennes en la renaissance de la nature à la fin de l'hiver, et de croyances chrétiennes en la résurrection. Mettre les oeufs en couleur, couvrir les coquilles de symboles et de décorations est une des expressions artistiques les plus anciennes. Cette agréable activité a augmenté la valeur de l'oeuf dans le cadre des traditions du printemps. C'est aux alentours de 1700 qu'on évoqua pour la première fois les oeufs de Pâques sorbes.

La décoration des oeufs est encore ancrée dans les coutumes annuelles sorbes et la technique de la cire y est très répandue. Au moyen de petites plumes d'oie bien taillées, ou avec le bout d'une aiguille, on applique de la cire chaude sur la coquille propre de l'oeuf cuit dur ou vidé en y faisant des motifs. La cire durcie empêche localement la coquille de se teinter lors de son immersion dans un colorant. Dès que la couleur est sèche, on peut répéter l'opération et obtenir ainsi des oeufs multicolores, tous différents les uns des autres. On termine la décoration en chauffant et en frottant l'oeuf pour éliminer la cire. La technique du grattage exige aussi une main très stable. Il s'agit ici de graver, à l'aide d'un objet pointu, des motifs sur l'oeuf déjà coloré. Une autre technique appelée la technique de mordantage consiste à appliquer sur l'oeuf déjà coloré des acides à l'aide de plumes d'écriture. La couleur disparaît et il suffit ensuite de frotter délicatement l'oeuf. Par le passé, on utilisait du jus de choucroute,

mais aujourd'hui, on applique de l'acide chlorhydrique dilué. La technique bossier (ou du dessin en relief), par contre, est utilisée plus rarement: il s'agit de poser de la cire colorée sur un oeuf blanc ou légèrement coloré qui séchera sur la coquille. Les oeufs ainsi décorés sont offerts aux parents et amis. Le dimanche de Pâques, la tradition veut que les enfants rendent visite à leurs parrain et marraine, et reçoivent trois oeufs et un petit pain.

Waleien

Cette coutume est encore très populaire chez les enfants. Dans l'après-midi, ils se retrouvent dans le jardin ou dans une prairie pour les "Waleien". Ils préparent une "piste" abrupte où ils font rouler les oeufs. Ceux-ci dévalent la pente, et ce en tournoyant, ce qui fait tout l'amusement de ce jeu. Le propriétaire de l'oeuf qui en touche un autre en roulant gagne cet oeuf, une pièce de monnaie ou un bonbon. A l'origine, ce jeu constituait aussi un rite de fertilité qui devait assurer que l'herbe, si importante pour les fermiers, pousse bien.

Le feu de Pâques

Le feu de Pâques est une coutume à la fois très répandue et très populaire. Elle émane de la croyance de nombreux peuples en la force purificatrice du feu. Plus de 100 villages sorbes pratiquent encore cette coutume en Basse-Lusace.

Pendant les journées qui précèdent Pâques, les jeunes du village ramassent du bois et des déchets inflammables dont ils font un tas le plus large et le plus haut possible sur la colline avoisinante, s'il y en a une. Il sera brûlé le samedi de Pâques. La légende veut que les terres éclairées par le feu de Pâques deviennent fertiles. C'est à minuit qu'on allume le feu. Certains plaisantins essaient d'allumer le feu des villages voisins avant l'heure afin de les tourner en ridicule et c'est pourquoi il faut surveiller le bûcher. Lorsque le feu est presque éteint, l'excitation est à son comble. Les jeunes garçons sortent de leurs gonds, se cachent, recouvrent les cheminées pour les obstruer et font d'autres farces. Ceux qui ont été avarés lors du Zapust ont intérêt à être prudents et à garder un oeil sur leur maison.

Eau de Pâques

Cette tradition remonte manifestement à l'époque préchrétienne. Selon cette croyance que l'on retrouve dans de nombreuses religions, l'eau a un effet thérapeutique et purificateur. Les gens avaient l'habitude de se laver à l'eau de Pâques et en arrosaient aussi le bétail. Dans certains villages, on "arrosait" aussi les gens que l'on croisait dans la rue. Les jeunes filles allaient chercher l'eau aux vertus thérapeutiques dans la nuit du samedi au dimanche de Pâques, là où elle coulait de l'Est, où le soleil se lève, vers l'Ouest, où il se couche. En chemin, il leur était interdit de dire quoi que ce soit. Les garçons essayaient de les faire parler ou de les effrayer. Si elles ne respectaient pas la règle du silence, l'eau perdait tous ses effets bienfaisants pour la santé et la beauté. Les filles rentraient alors à la maison avec de l'eau "bavarde" et on se moquait d'elles. Combien de personnes croient encore aux vertus de l'eau de Pâques? L'une ou l'autre jeune fille récolte peut-être encore aujourd'hui l'eau de Pâques supposée lui conférer une beauté éternelle.

Jusque dans les années '50, il était aussi d'usage pour les jeunes filles de Basse-Lusace de chanter les chants de Pâques le vendredi Saint ou pendant la nuit de Pâques. Majski bom - L'arbre de mai

Les arbres verts et les branches de mai incarnent les esprits de croissance qui promettent fertilité et santé aux villageois et maisons. Dans le calendrier traditionnel de nombreux peuples, le 1er mai représente un tournant décisif dans l'année: le début du semestre d'été. Il était de coutume chez de nombreux peuples de décorer la maison et la cour à l'aide de branches et de feuilles lors de festivités. Le jeune arbre verdoyant est d'une certaine manière, le symbole de forces nouvelles. Les gens cassaient des branches d'arbres et les ramenaient à la maison en pensant que cela porterait bonheur. A l'instar des branches vertes ramenées dans les habitations et symbolisant les baguettes de vie pour ceux vivant sous ce toit, l'arbre de mai situé au milieu du village représentait l'arbre de vie de l'ensemble du village et c'est pourquoi il était si bien gardé. Ces croyances semblent certes dépassées, mais dans l'esprit de beaucoup, elles sont encore bien ancrées. Dans la partie orientale de la Basse-Lusace, jusque dans les années '40, l'arbre de mai était érigé le jour de la Pentecôte et abattu le jour de la Saint Jean. On mettait ensuite le tronc de l'arbre aux enchères et l'argent récolté était dépensé en alcool pour tous!

A l'époque du national-socialisme, il fallut ériger l'arbre le 1er mai et non plus à la Pentecôte. Après la guerre, on garda cette nouvelle date en de nombreux endroits de Basse-Lusace. Aujourd'hui, certains jeunes érigent solennellement l'arbre au milieu du village à la veille du 1er mai.

Un bouleau vert est attaché à la cime d'un tronc, dressé de plusieurs mètres de haut et une ou deux couronnes avec des rubans de toutes les couleurs y sont suspendues. Le tronc est souvent orné d'une guirlande verte. Un groupe de jeunes hommes veillent sur l'arbre dans la première nuit car il est encore considéré comme le symbole de santé et de croissance pour tout le village. En outre, les jeunes d'autres villages essaient de couper le tronc et même de le voler. S'ils y parviennent, la honte accable tout le village où il sera interdit d'ériger un arbre de mai pendant sept ans.

Dans d'autres régions, tous les villageois se réunissent le matin du 1er mai pour ériger l'arbre et festoyer toute la journée. Contrairement à la Haute-Lusace, où la "chute traditionnelle de l'Arbre de mai" est organisée un dimanche et accompagnée d'une fête de village, en Basse-Lusace, l'arbre n'est abattu qu'à la Saint Jean pour être finalement mis aux enchères.

Jańske rejtownanje - Les chevauchées de la Saint Jean

La fête de la Saint Jean illustre d'une manière très particulière le rapport étroit entre l'homme et la nature qui déploie toute sa puissance à l'époque du solstice d'été. D'après l'ancienne croyance populaire, les choses les plus merveilleuses surviennent au solstice. Nos ancêtres croyaient que cette nuit était propice au développement de vertus curatives exceptionnelles. Au 19^e siècle, les chevauchées de la Saint Jean étaient célébrées dans de nombreux villages de Basse-Lusace. Mais cette coutume n'a survécu que dans le village de Casel près de Drebkau. Ce ne sont plus les jeunes qui l'organisent mais une association expressément fondée pour préserver cette unique tradition. "Jean" ou "Jan" est le personnage central de cette fête. Il s'agit d'un homme déguisé qui incarne l'esprit de la croissance. Il est recouvert de branches vertes, de fleurs et son visage est complètement caché par une couronne.

Cette fête exige de nombreuses préparations et prend beaucoup de temps. Des milliers de bleuets sont nécessaires à la confection du splendide costume de Jean. A la veille de cette fête, les jeunes filles cueillent d'énormes bouquets de fleurs, tressent des couronnes et des mètres de guirlandes. Au petit jour, c'est aux jeunes hommes de trouver les nénuphars qui seront fixés sur la couronne de Jean avec des rosés et un certain type d'oeillet. Les fleurs expriment

la joie de vivre et symbolisent la bénédiction des campagnes. Les bleuets sont utilisés comme plantes médicinales tandis que les nénuphars indiquent le lien existant avec les eaux vivifiantes. Le matin du grand jour, les jeunes filles commencent par habiller Jean: elles cousent des sarments de bleuets de l'encollure au genou de son costume et lui posent la couronne sur la tête. Il part ensuite à cheval de l'auberge vers le champ de foire accompagné des jeunes hommes du village et d'une fanfare. Des jeunes filles habillées en blanc et portant des rubans bleus et rouges marchent devant lui. Elles transportent une autre couronne qu'elles donneront à Jean lors de la danse d'honneur. Arrivé au champ de foire, Jean traverse quelques fois la foule à cheval avec toute sa suite. Les hommes qui l'accompagnent ont pour mission d'empêcher le public de le faire tomber du cheval pour lui arracher les fleurs de son costume. Après quelques chevauchées, les accompagnateurs de Jean le quittent un à un et finalement, il se retrouve seul. C'est à ce moment que la foule réussit à l'immobiliser et littéralement à le "plumer". Les fleurs arrachées sont des porte-bonheur. La journée se termine à l'auberge où tous dansent en musique.

Kokot - Coq

Zabijanje Kokota - Le battage du coq

Les coutumes estivales des Sorbes en Basse-Lusace gravitent surtout autour de la fin de la récolte. La moisson était la période la plus importante de l'année. Une bonne récolte ne décidait pas seulement de la richesse des paysans propriétaires mais aussi de la possibilité pour les plus pauvres du village, les habitants des campagnes et les ouvriers agricoles, d'avoir à manger à leur faim pendant toute l'année.

Les tempêtes faisaient souvent beaucoup de dégâts et les gens en étaient d'autant plus heureux et reconnaissants de pouvoir engranger les céréales sans trop de pertes. Nos ancêtres croyaient en l'existence des esprits de la fertilité et de la végétation sous l'apparence d'un animal. Ils attribuaient au coq, en sorbe "kokot", le pouvoir d'influencer le succès des récoltes. A la fin de celles-ci, le coq se cachait sous les dernières gerbes pour y puiser de nouvelles forces en vue de la moisson suivante car la saison de la végétation venait de se terminer. Les faucheurs ou moissonneurs décoraient cette gerbe avec des fleurs et des rubans colorés en criant: "žins jo kokot - aujourd'hui, c'est kokot", ce qui signifiait le dernier jour de la moisson. - Les hommes s'épinglaient des bouquets d'épi à la veste et les filles confectionnaient des couronnes qu'elles amenaient à la ferme dominiale pour y annoncer la fin des moissons. Ensuite, tous se réunissaient pour danser, chanter, boire et manger.

Le battage du coq est une forme plus ancienne de ces traditions estivales. Après les moissons, les céréales étaient immédiatement battues.

Les moissonneurs enmenaient un coq aux champs, le laissaient courir et le rattrapaient pour le "battre à mort" au fléau. Jusqu'au 17^e siècle, le coq était battu jusqu'à ce que mort s'en suive mais depuis, le battage se fait de façon plus symbolique. Cette coutume ne s'est maintenue que dans quelques villages de Basse-Lusace, par exemple à Schmogrow, près de Burg/Spreewald. Un coq vivant y est placé dans un petit trou recouvert de planches sur lesquelles on pose une casserole. Des jeunes hommes aux yeux bandés doivent essayer de toucher la casserole à trois reprises. Celui qui y parvient le premier est le roi. Il peut choisir une des filles en costume de danse qui forment un cercle autour de lui. Celle qu'il choisit deviendra la reine.

Ensuite, le coq est relâché et les autres hommes essaient de l'attraper pour le mettre aux enchères avant de passer à la casserole.

Łapanje kokota - Le plumage du coq

Le plumage du coq est la coutume la plus répandue de Basse-Lusace à cette saison. Les villageois érigent une porte en poutres au milieu du village. Ils la décorent de feuillages et pendent un coq mort par les pieds à la poutre transversale. Les jeunes cavaliers galopent les uns après les autres sous la porte et essaient d'arracher la tête du coq. Celui qui y parvient devient le premier roi, en sorbe "kral", à qui sont faits tous les honneurs. Ceux qui attrapent les ailes deviendront les deuxième et troisième rois. Les meilleurs cavaliers et leur monture reçoivent les couronnes de vainqueurs en feuilles de chêne. Les rois aux yeux bandés choisissent une des jeunes filles qui les encerclent autour d'eux pour entamer la danse d'honneur. Les filles désignent la reine de la récolte par des jeux d'adresse tels que la "charette à grenouille", qui consiste à transporter une grenouille en brouette le plus vite possible ou encore la "course des célibataires ou des oeufs" où il s'agit de courir sur un pied sans casser l'oeuf posé sur une cuillère que l'on tient en main. La reine recevra également un collier en feuilles de chêne autour du cou. A la fin de ces jeux de compétition, tous se réunissent en procession et dansent en chantant jusqu'à l'auberge du village. La grande couronne de la récolte est portée au milieu du cortège. La soirée se termine en danse et en musique.

Rejtowanje wo kołac - La course au stollen

La course au stollen ou gâteau en brioche est une coutume tout à fait différente. Elle n'est pratiquée sous sa forme traditionnelle qu'à Neu Zauche, au Nord du Spreewald. Jusqu'au milieu du siècle dernier, cette coutume se pratiquait à la Pentecôte et faisait partie de la cérémonie du mariage. Les invités encore célibataires faisaient la course pour obtenir le stollen ou gâteau en brioche. Aujourd'hui, il s'agit d'une coutume de récolte exercée au mois d'août. Elle commence par une messe le matin, même si beaucoup de jeunes gens ne sont plus adeptes de l'Eglise. Les jeunes filles portent leur tenue d'église qui rappelle l'ancienne cérémonie de mariage et ressemble à la robe de demoiselle d'honneur. Les femmes portent un tablier en soie coloré et un foulard brodé autour du cou. Avant que la compétition ne commence dans l'après-midi, les filles présentent les prix destinés aux vainqueurs sur la place où aura lieu la course. Il s'agit de trois gâteaux de taille différente, décorés de fleurs et d'asperges. Les jeunes hommes, en pantalons et chemises de lin blanc, montent des chevaux sans selle et déterminent qui est le plus rapide d'entre eux.

Les filles troquent ensuite leur tablier de soie contre leur tablier blanc en dentelles et choisissent les trois meilleures d'entre elles au jeu du battage de casserole. Les trois mieux placés reçoivent respectivement les stollen tant convoités. Le dernier reçoit une blague de tabac comme prix de consolation. La fête se termine, comme à l'habitude, par une soirée dansante.

Janšojški bog - L'enfant porteur de cadeaux de Jänschwald

La distribution des cadeaux par un enfant est une coutume régionale pratiquée dans les semaines précédant Noël. Elle n'a survécu que dans le village de Jänschwalde, au Nord de Cottbus, en Basse-Lusace. Elle trouve son origine dans les salles de filature où, jusque dans les années '50, les jeunes filles du village se retrouvaient tous les soirs de la mi-octobre au mercredi des cendres. Le mercredi avant Noël était la dernière soirée de l'année où l'on se

retrouvait pour filer, et c'est ce soir-là que l'aînée des célibataires se laissait déguiser par les autres filles en "enfant aux cadeaux".

Le costume de "Janšojški bog" est composé des plus beaux atours de tous les costumes de Basse-Lusace. La coiffe est confectionnée de façon particulièrement remarquable et très complexe. On y fixe des guirlandes de mariage et trois couronnes de demoiselle d'honneur. Le visage est recouvert d'un voile en tulle, de nombreux rubans colorés et de chaînes afin qu'il soit impossible de reconnaître la jeune fille. Au dessus de sa jupe rouge, elle porte deux tabliers blancs et 4 à 5 rubans de jupes colorés et brodés. Deux autres femmes en costume de fileuse accompagnent "l'enfant porteur de cadeaux". Elles traversent ensemble le village hivernal, l'enfant fait tinter une clochette pour annoncer sa venue et tient aussi une baguette de bouleau enrobée dans des rubans de couleur dont il se sert pour frapper aux fenêtres des maisons avant d'entrer. Les deux accompagnatrices l'attendent dehors. Les enfants sont toujours très tendus.

En silence, "l'enfant porteur de cadeaux" leur distribue des sucreries qu'il sort de son petit sac. En sortant, il caresse le visage des parents et des grands-parents avec la baguette pour leur procurer santé et chance pour l'année nouvelle. Le visage couvert et le silence qui régnent contribuent à maintenir cette atmosphère d'avant Noël et le caractère secret de ce personnage.

Nowolětka - Les figurines de la Nouvelle Année

La période entre la Noël et l'Epiphanie était particulièrement mystique. Au seuil du Nouvel An, la nature semblait détenir de nombreux secrets. Les gens consultaient les oracles et s'adonnaient à certaines pratiques dans le but d'en apprendre un maximum sur l'année nouvelle et d'écarter la maladie, à la fois des habitants et du bétail. A ce sujet, les écrivains sorbes Léopold Haupt et Jan Arnost Smoler écrivent dans leur oeuvre "Chansons populaires des Sorbes de Haute- et Basse-Lusace":

"A la veille du Nouvel An ou de l'Epiphanie, parfois le jour même, certains cuisent des petits biscuits en forme de vache, mouton, cochon, oie,... qu'ils qualifient de "petit nouvel an" (nowe ljetka) pour ceux préparés le 31 décembre ou "Dreilinge" (tsjódrak) pour ceux préparés le jour de l'Epiphanie. Les enfants offrent ces biscuits à leurs parrains et marraines. Ils reçoivent ensuite un cadeau dont ils pourront nourrir le bétail afin qu'il se porte bien."

Aujourd'hui, ces biscuits sont préparés avec une pâte salée. Le fait que beaucoup ne connaissent plus l'origine de ces figurines du Nouvel An aussi appelées "biscuits à image", n'a pas empêché cette belle tradition de se perpétuer. Enfants et adultes préparent de bons biscuits qu'ils offrent ensuite à leurs amis et parents afin de leur porter bonheur en cette Nouvelle Année.